

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contrainçons point, Doris, retirons-nous,  
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux ;  
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,  
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.<sup>1</sup>

DORIS.

Quoi! madame! toujours irritant vos douleurs,  
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?  
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive;  
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive;  
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,

1. C'est avec une adresse bien digne de lui que Racine fait paraître Ériphile avant qu'on ait vu Iphigénie. Si l'amante aimée d'Achille s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir Ériphile sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à Clytemnestre, et une juste jalousie à Iphigénie; et, par un art encore plus admirable, l'auteur sait intéresser pour cette Ériphile elle-même. Elle a toujours été malheureuse, elle ignore ses parents; elle a été prise dans sa patrie mise en cendres: un oracle funeste la trouble; et, pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même Achille, dont elle est captive. (VOLTAIRE.)

Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos,  
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,  
Vous voyiez devant<sup>1</sup> vous ce vainqueur homicide,  
Le dirai-je? vos yeux de larmes moins trempés,  
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.  
Maintenant tout vous rit: l'aimable Iphigénie  
D'une amitié sincère avec vous est unie;  
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur;  
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.  
Vous vouliez voir l'Aulide, où son père l'appelle,  
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle:  
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,  
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi! te semble-t-il que la triste Ériphile  
Doive être de leur joie un témoin si tranquille?  
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir  
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?  
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;  
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère;  
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,  
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,  
Je reçus et je vois le jour que je respire,  
Sans que père ni mère ait daigné me sourire.<sup>2</sup>

1. Les imprimeurs du temps ont encore (V. p. 184, note 2) mis ici *voyez*, comme ils le mettaient quelquefois à l'imparfait; il n'y a pas lieu, il nous semble, de conserver cette orthographe.

2. Quelques commentateurs ont vu ici une imitation de cette pensée de Virgile, Égl. IV, v. 61 :

Cui non risere parentes,  
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

« Aucun dieu ne reçoit à sa table, aucune déesse ne trouve digne de son lit celui qui n'a pas vu ses parents lui sourire. »

J'ignore qui je suis; et, pour comble d'horreur,  
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,  
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,  
Me dit que, sans périr, je ne me puis connaître.<sup>1</sup>

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.  
Un oracle toujours se plaît à se cacher;  
Toujours avec un sens il en présente un autre :  
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.  
C'est là tout le danger que vous pouvez courir;  
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.  
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance;  
Et ton père, du reste infortuné témoin,  
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.  
Hélas! dans cette Troie où j'étois attendue,  
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue;  
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,  
Des plus grands rois en moi reconnoître le sang.  
Déjà je découvrois cette fameuse ville.  
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille :  
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts;  
Ton père, enseveli dans la foule des morts,  
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue;  
Et, de tant de grandeurs, dont j'étois prévenue  
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver  
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah! que perdant, madame, un témoin si fidèle,

1. *Connaître* par un *a*, dans toutes les anciennes éditions.

La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !  
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,  
Qui des secrets des dieux fut toujours informé.  
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,  
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être.<sup>1</sup>  
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs?  
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.  
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,  
Vous va sous son appui présenter un asile.  
Elle vous l'a promis et juré devant moi.  
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si, passant tout le reste,  
Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste?<sup>2</sup>

DORIS.

Quoi! madame!

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement  
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.

1. C'est la traduction aussi élégante que fidèle de deux vers d'Homère où Calchas est peint sous les mêmes traits : « Calchas se lève; Calchas, fils de Thestor, et le plus habile des augures; le présent, le passé, l'avenir, lui sont également connus. » (*Iliade*, liv. I, vers 69 et 70.)

2. Dans le *Pausanias* de Quinault, 1666, Cléonice, qui était l'ennemie acharnée de Pausanias, raconte aussi comment sa haine a cédé et a été remplacée par l'amour aussitôt qu'elle l'a vu :

Apprends ce que j'ai peine à comprendre moi-même :  
Tout mon ressentiment dans sa chaleur extrême,  
Tout l'effort, tout l'excès de la mortelle horreur  
Qui pour Pausanias avoit saisi mon cœur;  
L'ardeur de l'immoler au sang qui me fit naître,  
Tout mon soin pour le perdre avant que le connoître,  
Par je ne sais quel charme en mon cœur répandu,  
Tout cela s'est éteint depuis que je l'ai vu,  
Et d'un trouble secret mon âme tout émue  
Ne sait ce que pour lui ma haine est devenue.

(Acte II, scène 1.)

Écoute, et tu te vas étonner que je vive :  
C'est peu d'être étrangère, inconnue et captive ;  
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,  
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,  
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,  
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père,<sup>1</sup>  
De qui jusques au nom tout doit m'être odieux,  
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah! que me dites-vous!

ÉRIPHILE.

Je me flattois sans cesse  
Qu'un silence éternel cacheroit ma faiblesse ;  
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours.  
Et te parle une fois pour se taire toujours.  
Ne me demande point sur quel espoir fondée  
De ce fatal amour je me vis possédée.  
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs  
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs :  
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine  
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.  
Rappellerai-je encor le souvenir affreux  
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux?  
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie  
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie :  
Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté ;\*  
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,

\* VAR. *Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté.*1. *Arracher la naissance* est là pour ôter les moyens de faire connaître le secret de la naissance. Cela est si clair après tout ce qui précède, qu'il ne reste à remarquer dans ce vers que la force et la précision.

Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage  
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.  
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,  
Et toujours détournant ma vue avec horreur.  
Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche ;<sup>1</sup>  
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;  
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer ;  
J'oubliai ma colère et ne sus que pleurer.  
Je me laissai conduire à cet aimable guide.<sup>2</sup>  
Je l'aimois à Lesbos et je l'aime en Aulide.  
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,  
Et me tend une main prompte à me soulager :  
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée!  
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée  
Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,  
Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourroit contre elle une impuissante haine?  
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,  
Éviter les tourments que vous venez chercher,  
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triste image  
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,

1. Il le faut avouer, on ne faisait point de tels vers avant Racine; non-seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure :

Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche.

Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues et brèves, et de consonnes suivies de voyelles, qui font couler un vers avec tant de mollesse, et qui le font entrer dans une oreille sensible et juste avec tant de plaisir. (VOLTAIRE.)

2. On dirait à présent *par cet aimable guide*.

Au sort qui me traînoit il fallut consentir :<sup>1</sup>  
 Une secrète voix m'ordonna de partir,  
 Me dit qu'offrant ici ma présence importune,  
 Peut-être j'y pourrais porter mon infortune;  
 Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,  
 Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.  
 Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience  
 D'apprendre à qui je dois une triste naissance;  
 Ou plutôt leur hymen me servira de loi :  
 S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi :  
 Je périrai, Doris ; et, par une mort prompte,  
 Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,  
 Sans chercher des parents si longtemps ignorés,  
 Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame ! et que la tyrannie...\*

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

1. *Au sort qui me traînoit* : cet emploi du verbe *traîner* au lieu du verbe *entraîner* mérite d'être remarqué. Racine, en préférant le premier au second, qui eût également rempli la mesure du vers, voulait sans doute, par la dureté de cette expression, faire sentir qu'Ériphile parle d'un amour malheureux et qui l'humilie. Pour se convaincre de cette intention du poète, il suffit de substituer le mot *entraîner* au mot *traîner* ; alors ce vers change de signification, et il n'exprime plus que l'espèce d'abandon qu'on éprouve en parlant d'un amour heureux. Ces nuances délicates se laissent souvent apercevoir dans les vers de Racine. Voilà pourquoi on l'admire d'autant plus qu'on l'étudie davantage. (A. M.)

\* VAR. *Que je vous plains, madame ! et que pour votre vie...*

## SCÈNE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,  
 DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements<sup>1</sup>  
 Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?  
 A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?  
 Mon respect a fait place aux transports de la reine ;  
 Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?

1. Le char qui amène Clytemnestre et sa fille arrive, dans Euripide, devant la tente d'Agamemnon, au milieu des femmes qui composent le chœur. Quand nous entendons Clytemnestre dire à ses femmes de descendre les premières pour lui donner la main, quand elle recommande qu'on se tienne devant les chevaux pour qu'ils ne s'effrayent pas, et quand elle réveille le petit Oreste qui dort, nous trouvons des mœurs simples ; mais cette simplicité devient ici une grande beauté. Plus cette mère paroît empressée de descendre, plus elle paroît contente, plus elle attendrit. Elle a pris pour un augure favorable les premières paroles que lui ont dites les femmes du chœur ; elle ne doute point qu'elle ne vienne célébrer un heureux hymen ; elle dit au petit Oreste : « Tu dors, mon fils, le mouvement du char t'a assoupi ; réveille-toi pour être témoin du mariage de ta sœur, qui va se faire sous de si heureux auspices. Tu es déjà illustre par ta naissance, tu vas l'être encore par l'alliance avec le fils d'une déesse. » Elle dit à Iphigénie : « Approchez-vous de moi, afin que ces femmes étrangères voient combien je suis heureuse d'être mère d'une telle fille. » Alors Iphigénie lui demande la permission de se jeter dans les bras de son père :

Pectus paterno pectori adprimam meum.

Cette arrivée triomphante n'a pu être imitée sur notre théâtre, où l'action ne se passe pas en public. Agamemnon, qui a reçu dans son appartement Clytemnestre, en sort brusquement, parce qu'il ne peut soutenir la vue de sa fille ; elle le suit, et, étonnée de sa froideur, lui en demande la raison : plus elle lui témoigne de tendresse, plus elle augmente son trouble. Quel spectateur peut retenir ses larmes pendant cette scène si touchante ? (L. R.)

Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?<sup>1</sup>  
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père ;  
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère !  
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler  
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !  
Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déjà la renommée  
Par d'étonnants récits m'en avoit informée ;  
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,  
Je sens croître ma joie et mon étonnement !  
Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !  
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?  
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?  
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON, à part.

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer ;  
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine :  
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;

1. Voyez la *Notice préliminaire*, pages 143-146.

Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.  
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.  
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.  
N'osez-vous sans rougir être père un moment ?  
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse  
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse ;  
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,  
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :  
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?  
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?  
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille !

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périssent le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice ?

IPHIGÉNIE.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?  
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

Adieu.

## SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner ?  
D'une secrète horreur je me sens frissonner :  
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.  
Justes dieux ! vous savez pour qui je vous implore !

ÉRIPHILE.

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,  
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler !

Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,  
Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,  
Étrangère partout, n'ai pas, même en naissant,  
Peut-être reçu d'eux un regard caressant !  
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,  
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère ;  
Et, de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,  
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés ?

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Ériphile,  
Ne tiendraient pas longtemps contre les soins d'Achille ;  
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,  
Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.  
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?  
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,  
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,  
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,  
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue  
Qu'avec tant de transports je croyois attendue ?  
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,  
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,  
Je l'attendois partout ; et, d'un regard timide,  
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,  
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi,  
Et je demande Achille à tout ce que je voi.  
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.  
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue ;  
Lui seul ne paroît point : le triste Agamemnon  
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.  
Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystère ?  
Trouverai-je l'amant glacé comme le père ?  
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour